

Louise Warren, Robert Giroux, Sylvain Rivière

Hugues Corriveau

Numéro 125, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36652ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2007). Compte rendu de [Louise Warren, Robert Giroux, Sylvain Rivière]. *Lettres québécoises*, (125), 40–41.



Louise Warren, *Une pierre sur une pierre*, Montréal, l'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2006, 80 p., 12,95 \$.

Strates du quotidien

La poète, en sa maison, musarde.

Louise Warren prend des notes, prend son temps, prend dans l'espace la mesure de son corps vivant, s'y inscrit et inscrit ses pensées et ses émois, avec une application d'écolière ou de femme aimée, aimante. Vers par vers, le livre avance dans une dimension qui additionne les données, qui fait s'épanouir sous le verre grossissant des mots le moindre bruit, la moindre cassure dans l'heure de boire, comme dans celle d'aller voir dans l'ailleurs proche si le monde se ressemble.

« J'ÉCRIS CONTRE L'OUBLI »

François Charron fait un peu la même chose dans ses blocs de prose quand il annote et se prononce sur ce qui l'entoure et le porte. Warren a décidé de laisser tomber la prose poétique au profit de ce qui est à peine un vers... non... disons plutôt une ligne, une superposition de lignes espacées, une accumulation en une sorte de caïm phrastique, rythmée comme du Philipp Glass qui, par sa musique répétitive, repense l'univers sonore moderne de la scansion.

Ainsi, sous le regard attentif de la poète, nous viennent « Toute la route du monde dans l'eau du soir » (p. 11), ou encore cet « [...] éléphant, [qui] porte la mémoire du soleil » (p. 15). On ne sait pas trop où cela mène, et on s'en fiche un peu. Le contrat de lecture est ici d'une clarté stupéfiante. On va droit dans l'étonnement, dans l'imprévisible, dans une sorte d'étourdissement des sens, comme si, sous la langueur, l'œil aux aguets s'embaïait. Ce n'est pourtant pas la névrose... non... mais une sorte de neurasthénie jubilatoire qui soule l'âme palpitante. L'autre vit près d'elle, elle en parle, elle en dit : « Personne ne m'avait parlé de toi, pas même le mauve » (p. 14) ; « elle » dont elle dit : « Il fait noir dans mon nom. » (p. 12)

« ENCORE ET ENCORE »

Si nous consentons à l'accompagner — ce qui n'est pas toujours facile —, nous rencontrerons heureusement « Tout ce vert que le corps renverse en marchant, en dansant, en berçant l'infini » (p. 18). Mais un certain vide s'immisce, hélas ! Mais oui... en effet... car une ligne tout entière peut se limiter parfois à regarder « Les traits du jour et de la nuit » ou, à la ligne suivante, « Les plis de la jupe » (p. 16). On reste un peu perplexe, avouons-le. Par exemple, quand elle écrit : « Si tu pouvais



LOUISE WARREN



HUGUES CORRIVEAU

m'envoyer une lettre que je garderais dans mon sac » (p. 20), on se questionne. La frontière ici entre ce petit rien quêtaine et ce besoin du souvenir est si mince que l'urgence ne s'impose pas. Comme cette confiance confondante : « Je nous sens si humains » (p. 21), qu'en faire ? qu'en dire ? qu'en taire ? Par chance, ces petites faiblesses sont rares.

DESSINE-MOI UN PAYSAGE

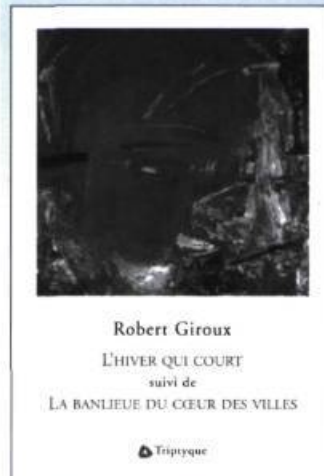
Ce que Warren réussit à faire dans ce livre, c'est tracer le paysage de son quotidien ému, en dénicher les plus secrets aspects qui la font s'émerveiller ou s'inquiéter. « Nous sommes ce livre de mutations devant le monde » (p. 73), dit-elle à la fin, mais il nous aura fallu traverser une longue énumération aux échos répétitifs pour y parvenir, sans certitude toutefois, perplexes et assoiffés.



Robert Giroux, *L'hiver qui court* suivi de *La banlieue du cœur des villes*, Montréal, Triptyque, 2006, 60 p., 12,95 \$

Paris, mon cœur

Une saison ailleurs.



Robert Giroux nous livre, sans aucun doute, son meilleur recueil. Deux voix et deux manières se suivent pour parler du poète incarné au cœur du réel. Dans *L'hiver tout court*, et avec une très grande délicatesse, proche parfois de Saint-Denys Garneau, Giroux va poser des questions si simples en apparence que leur venue semble improbable. « Où sont les petites joies sereines » (« Les tons tamisés », p. 9), se demande-t-il en une sorte de redondance qui fait bruire la fragilité. Alors, dans cette poésie en vers libres, s'insinue la musique tranquille d'un temps quelque peu suranné, « et parfois le violoncelle rappelle/ le vide qui vibre au cœur de la main fermée » (« Tout file si vite », p. 11). Et ce frottement des cordes, il faut savoir l'entendre, le repérer, puisque « personne non personne n'écoute/ trop envahi par les bruissements/ de la rumeur des médias multi/ radio télé fax courriel site sur site/ tout gonflés d'air qui ne supporte rien » (« Tout l'espace », p. 15).

NELLIGAN EST SI PROCHE

Au milieu des chambres vaporeuses, quand l'heure tombe, « le jour point rose pomme tout au fond de la pièce/ si vaste/ que la lumière s'égare dans sa lente avancée » (« Miroir de givre », p. 16). À ces vagues heures de piano, il ne manque que des sœurs riantes et belles qui vont peut-être danser. Il faut lire en entier ce très beau poème anachronique, « Miroir de givre », et se laisser



ROBERT GIROUX

porter, se laisser attendre. « Toujours est-il que / la jouissance solitaire qui entremêle le phrasé et la voix / en des harmoniques inédites / est le mirage véritable de la parole / ce jeu inouï de la reprise qu'elle rend possible » (« Livresque », p. 19).

PARIS, LA BELLE

Tout autre, bien qu'écrite en de très longs vers libres comme la première partie, *La banlieue du cœur des villes* est en fait un journal versifié racontant les premières années du poète, de sa femme (et de leur

enfant), à Paris dès 1969, et par delà, parce qu'on revient à Paris, parce qu'on n'abandonne pas cette ville dès lors que notre cœur y est, que notre passion y a été complète. Ainsi, le poète ne tente jamais de « faire poétique », il dit simplement son apprivoisement. On imagine un instant ce texte en prose — il se pourrait bien qu'il soit possible de le transformer —, puis un certain je-ne-sais-quoi nous empêche d'y croire vraiment parce que Giroux a su trouver ce ton juste de la confiance et du rythme qui a du sens :

ma langue au chat

*un jour par souci du ménage le besoin d'un balai
ai-je bien compris ce que j'écris là!
Disons d'une vadrouille qui me viendrait de ma mère
monsieur veut dire une serpillière!...
Me lance la voix nasillarda et narquoise du jeune
marchand de couleurs (j'aurais dit le petit quincaillier)*

*un autre jour le besoin d'une pole à rideau ramena
la même humiliante et brève réplique
monsieur veut dire une tringle!...
(La banlieue du cœur des villes, 6, p. 28)*

Ces travers de la langue, ces mésententes n'empêcheront pas Giroux de tomber amoureux fou de la ville, de ses impasses comme de ses places, jardins et autres périphériques. Il y a là un tel débordement d'empathie que la joie urbaine éploie ses bousculades et ses marchands, ses apprentissages et ses démenagements ; tout est bon au poète pour retrouver cette gloire de s'être découvert un lieu vivant. « Tous les âges accueillent leur épaisseur de sens / lequel dort ou surgit selon l'état des lieux » (*Ibid*, 21, p. 50), nous précise Giroux. Il faut le croire et le suivre dans ses pérégrinations.



Sylvain Rivière, *Dans le lit des vents stables* (Illustrations de Mylène Henri), Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, coll. « Inédits », 2006, 72 p., 15,95 \$.

« Du reinquier à l'époumonnure »

Ou l'art de s'enfermer dans la parlure locale.

« Sans faire dans la dentelle / des langues de morues » (p. 19), je dirai tout net que l'insignifiance des illustrations de Mylène Henri est parfaitement adéquate dans ce recueil où les « tétins de survivance » de Sylvain Rivière « gésin[ent] » (p. 12). Qu'y pouvons-nous si « de sur l'empremier ressoudu » (p. 30) nous advient une certaine irritation, si « le mutin d'espérance », qu'est le poète Rivière, nous offre ses « mer et poissonnure » (p. 28) jusqu'à nous faire couler à pic dans l'insondable catastrophe de ces parlures enfirouapées ? Nous sommes un tantinet « tannés » de ces gravelures de langage pittoresque, quelque peu gavés de ce maniérisme poseur qui cache ses jolieses derrière quelques mots de patois ou autre régionalisme fléché de tout ce fatras pesant et tellement « típico ».

*De cuire brut en cuir détamé
La picouille de nos rêves
Marche par-devant derrière*

Courbée sous la charge

Trop lourde pour ses épaules (p. 35)

Cheval harnaché, le critique tire à hue et à dia cette brinquebalante machine à mots pour en éclairer quelques beautés, mais, las, il perd pied devant l'insondable abîme.

UN APPEL DE DÉTRESSE

Soit, reconnaissons là un effort de mémoire, un désir de ne pas trépasser dans la misère ancienne qui eût pu ravalé tout un peuple, mais pour ce faire il faut :



[...] *revenir de loin
Tirant la barque sur le plain
Dans l'anse du Petit-Cap
Le temps de coter la morue
De rondir les boyards
À s'en casser les reins
pour enrichir l'esclavagiste
Au plus tabarnaquant* (p. 40)

C'est beaucoup demander. « En défourrassant les dorissées / Des marées de cabanes », il nous faudrait avoir « La tête posée sur l'aube neuve » (p. 49). Soit, on ne peut qu'accompagner ce désir de dire la misère et la gloire de survivance, on ne peut que trouver méritoire cette volonté de sauvegarder toute « parlure », mais il y a, il faut bien le dire, quelque chose d'archaïque, de vieillot et de dépassé dans cette grandiloquence fluviale et venteuse, dans cette manière poétique. « Il faudra [...] de quoi donner aux générations à venir / Une belle quille de bois franc // Leur apprendre à se tenir debout // Sa fierté d'exister / Décornant les bœufs / De l'imaginaire rebelle / Entre petits râles et tisonnures. » (p. 59 et 61) Rien à faire, j'ai un peu de difficulté à « réarmer la langue » (p. 63) de cette façon-là.